

J'abandonnais l'amour à la jeunesse ardente ;
 Je voulais une amie, une âme confidente
 Où cacher mes chagrins, qu'elle seule aurait lus.

Le ciel m'a donné plus que je n'osais prétendre :
 L'amitié, par le temps, a pris un nom plus tendre,
 Et l'amour arriva, qu'on ne l'attendait plus !

Maintenant est-ce tout ? Non. Il existe encore un troisième sonnet d'Arvers, qui, celui-là, n'a jamais été publié de son vivant. Il fut révélé aux dilettantes, en 1881, par un poète de Mâcon, M. Ernest Lafond, dans la préface d'un recueil de sonnets, intitulé : *Sonnets aux Etoiles*.

Ce recueil n'est qu'une plaquette tirée à un petit nombre d'exemplaires, et totalement inconnue en librairie, puisqu'elle n'a jamais été mise dans le commerce. J'en dois la communication à la courtoisie d'un ami de Franco.

Voici le préambule dont l'auteur fait précéder la précieuse curiosité littéraire offerte à ses lecteurs intimes seulement :

"J'ai encore une communication intéressante à vous faire. A travers les feuillets de ce même manuscrit, je retire un sonnet inédit de Félix Arvers. Il fut mon contemporain d'âge et d'études. Je le recevais quelquefois en Nivernais, où ses vives saillies et sa gaieté doucement railleuse charmaient nos loisirs campagnards. J'ai été, je n'en doute pas, un des premiers à recevoir la confiance du fameux sonnet qui a suffi pour donner à son nom une célébrité que n'atteignent pas toujours les gros livres.

"C'est en 1844, à sa dernière visite à Prunevaux, qui précéda sa maladie et sa mort que, pour payer une hospitalité qui nous était plus précieuse qu'à lui-même, il nous laissa le beau sonnet que vous allez lire.

"Ce sonnet, que nous avons en autographe, a été imprimé par erreur et sans signature dans le charmant volume de poésie inédites publiées après la mort de mon neveu le comte Lafond, qui sans doute en avait une copie et l'avait mêlée à ses papiers."

Puis vient le sonnet annoncé, sonnet que les amateurs s'accordent à ne pas trouver trop indigne de ses aînés :

Dans des vers immortels, que vous savez sans doute,
 Dante, acceptant d'un prince et le toit et l'appui,
 Des chagrins de l'exil abreuvé goutte à goutte,
 Nous a montré son cœur tout plein d'un sombre ennui.

Et combien est amer pour celui qui le goûte
 Le pain de l'étranger, et tout ce qu'il en coûte
 De monter et descendre à l'escalier d'autrui....
 Moi, qui ne le vaudrais pas, j'ai trouvé mieux que lui.

Ici, malgré ces vers de funèbre présage,
 J'ai trouvé le pain bon, et meilleur le visage,
 Et l'opulent bien-être et les plaisirs permis.

C'est que Dante, égaré dans des sphères trop hautes,
 Avait un protecteur, et que moi j'ai des hôtes ;
 C'est qu'il avait un maître et que j'ai des amis.